

Télévision

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 4

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trois films à voir...

«Le passe-montagne»

de Jean-François Stévenin



Attention, rareté! Alors que «Mischka», le troisième film du comédien Jean-François Stévenin, sort en France, Arte a la bonne idée de diffuser sa première

réalisation. Dans le Jura, un garagiste (Stévenin) va entraîner un Parisien (Jacques Villeret) dont la voiture est tombée en panne, à la recherche d'une vallée magique où il veut construire un «oiseau-nacelle». Véritable révélation à sa sortie, le film a acquis depuis un statut presque culte. Stévenin est un auteur rare. Non seulement, il n'a réalisé que trois films en plus de vingt ans, mais son cinéma d'errance poétique fait figure d'ovni dans l'Hexagone, où il peut être considéré comme l'un des dignes successeurs de John Cassavetes.

Avec Jacques Villeret, Jean-François Stévenin... (1978, France, 1 h 38). Le 20 mars à 22 h 40 sur Arte.

«La vie privée de Sherlock Holmes»

de Billy Wilder



Tourné en Angleterre en 1970, l'un des films les plus secrets de Billy Wilder, et peut-être son chef-d'œuvre. Le réalisateur américain y subvertit le mythe de Sherlock Holmes

(qui se drogue, s'adonne à des mœurs douteuses...), tout en s'identifiant à cet infatigable chercheur de la vérité. Même les moins «wilderiens» des critiques ont salué ce film, où la veine mélancolique et délicate du réalisateur prend le pas sur son comique corrosif.

«The Private Life of Sherlock Holmes». Avec Robert Stephens, Colin Blakely, Genevieve Page, Christopher Lee... (1970, USA / GB, 2 h 10). Le 24 mars à 20 h 45 sur Arte.

«Girafe»

de Dani Levy

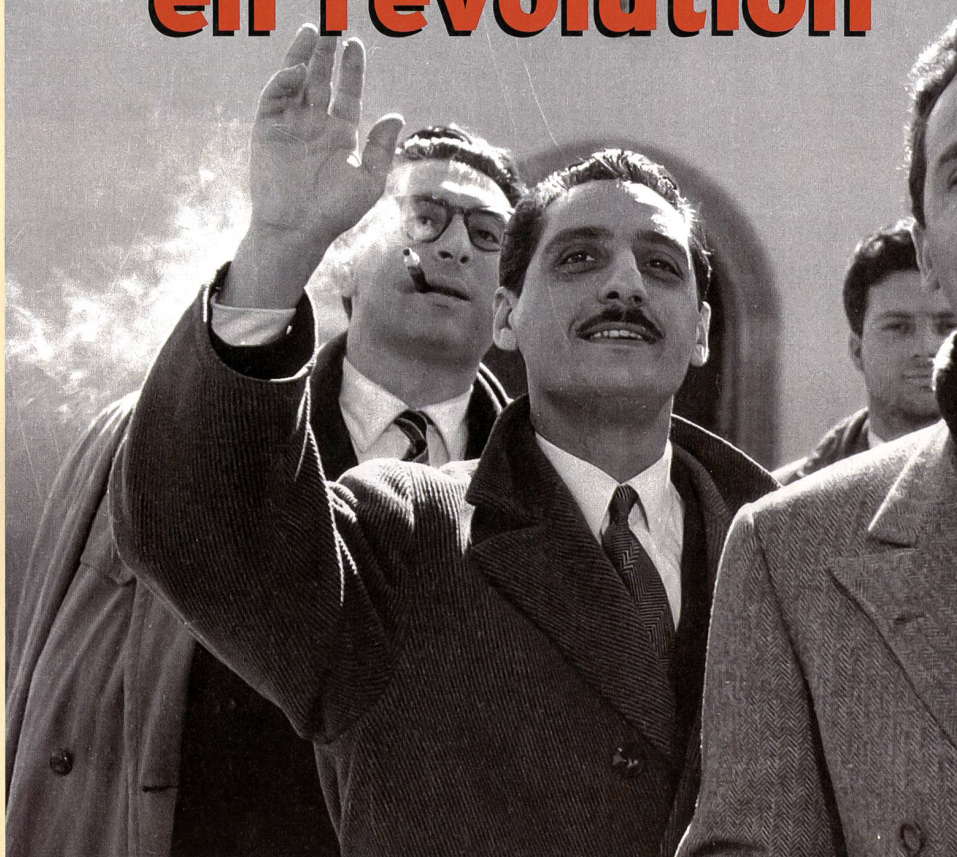


Après avoir misé, à ses débuts, sur une certaine simplicité et la fraîcheur juvénile («Du mich auch», «RobbyKalle-Paul»), Dani Levy s'est lancé dans des productions toujours plus ambitieuses. Prenant prétexte d'un meurtre commis dans le milieu juif de New York, le réalisateur et auteur du scénario nous entraîne jusqu'en Allemagne pour

rouvrir une page noire de l'histoire et fouiller dans un passé peu reluisant. Bien qu'un peu alambiqué, «Girafe» ne manque ni de suspense ni de rebondissements.

«Meschugge». Avec Dani Levy, Maria Schrader... (1998, Allemagne / Suisse, 1 h 40). Le 7 mars à 20 h 45 sur Arte.

Le cinéma italien en révolution



Toujours mené par Patrick Brion, cinéphile avisé à la drôle de voix off, l'inoxydable Cinéma de minuit de France 3 consacre un cycle original au cinéma italien des années 50 à 70, entre société et histoire.

Par Frédéric Maire

Placé en exergue, «Les inutiles» («I Vitelloni», Federico Fellini, 1953) est sans doute le film le plus célèbre du cycle. En partie autobiographique, sa mordante description des «veaux» fainéants de la Riviera adriatique – ces hommes qui s'inventent un avenir de héros et retournent toujours pleurer chez maman – reste l'un des plus beaux moments du cinéma italien des années 50!

Mais le programme de France 3 offrira aussi d'autres réussites moins célèbres, alternant des œuvres méconnues de cinéastes clés du néoréalisme (De Sica et Rossellini) et des films engagés de réalisateurs plus jeunes qui, sur la lancée de leurs «maîtres», ont voulu décrire les dysfonctionnements de l'Italie contemporaine ou relire de façon critique les sombres années du fascisme.

Tourné la même année que «Les inutiles», «Station Terminus» («Stazione Ter-

mini») est un des films les moins connus de Vittorio De Sica, l'auteur du célèbre «Voleur de bicyclette» («Ladri di biciclette»). Après l'échec de «Umberto D», il accepte une commande de David Selznick, où il dirige deux stars de Hollywood, Jennifer Jones et Montgomery Clift. Une Américaine mariée devient la maîtresse d'un jeune professeur romain... et la peur du scandale la pousse à rentrer dans son pays. Cette variation italienne de «Brève rencontre» («Brief Encounter») de David Lean démontre le talent intact de De Sica pour donner de la vie à la plus conventionnelle des histoires.

Les jeunes révolutionnaires

En 1962, inspiré par un récit de Pier Paolo Pasolini, Bernardo Bertolucci tourne son premier long métrage, «La commare secca» (expression poétique pour évoquer la mort). L'enquête de la police pour retrouver les assassins d'une prostituée sert de prétexte à décrire la vie des suspects, un voleur, un soldat, des adolescents... Œuvre forte sur l'attente et la mémoire, ce film annonce aussi les débuts d'un véritable cinéma politique en Italie.

Tourné en 1963 avec Gian Maria Volonté et Anouk Aimée, «Le terroriste» («Il terrorista»), premier film du metteur en scène de théâtre Gianfranco de Bosio, en est



un bon exemple: il ébranle pour la première fois le mythe de l'unité de la résistance italienne.

Des œuvres méconnues de cinéastes clés du néo-réalisme et des films engagés de cinéastes plus jeunes qui ont voulu décrire les dysfonctionnements de l'Italie contemporaine

En 1944, le Comité national de libération prépare l'insurrection contre l'occupant allemand. Mais les actions armées et les actes de sabotage provoquent de dures représailles et l'exécution de nombreux otages... Tourné sur le site symbolique de Venise, le film ex-
celle à décrire les différents courants qui s'opposent au sein de la résistance, entre hésitations, erreurs stratégiques, courage et compromis.

Toujours en 1963, le même Gian Maria Volonté tourne sous la direction commune de Valentino Orsini et des frères Taviani «Un homme à brûler» («Un uomo da bruciare»), librement inspiré de la vie du syndicaliste socialiste Salvatore Carnevale. Son personnage vient de passer deux ans sur le continent. Il décide de retourner en Sicile pour soutenir la lutte des paysans qui souhaitent exploiter librement les terres

contrôlées par la mafia. Ce brûlot dénonce une Italie misérable que le pouvoir voudrait oublier.

Fragments d'histoire

Enfin, en 1974, l'immense Roberto Rossellini réalise une sorte de curieux contrepoint à «Allemagne année zéro» («Germania anno zero», 1948), son film mythique tourné à Berlin dans les ruines de la guerre. «Anno Uno» raconte la vie de l'homme d'Etat démocrate chrétien Alcide De Gasperi depuis 1944 (au moment du massacre des Fosses Ardéatines) jusqu'à sa mort en 1954.

A la sortie du film en Italie, Rossellini l'incompris devra encore une fois se défendre d'avoir tourné une apologie univoque et simpliste du personnage. Aujourd'hui, la façon dont le cinéaste a réduit l'histoire de ces années essentielles de l'Italie en petites anecdotes, faits et gestes du quotidien, révèle son étonnante modernité. Car sans aucune emphase, il a réussi à retrouver l'essence d'un homme passant au travers d'une décennie passablement mouvementée. Et offrir à notre réflexion, par le cinéma, quelques fragments de l'histoire italienne.

«Cycle aspects du cinéma italien». Cinéma de minuit, tous les dimanches, France 3. «La commare secca», 3 mars; «Les inutiles», 10 mars; «Station Terminus», 17 mars; «Un homme à brûler», 24 mars; «Anno Uno»: 31 mars.

L'arte di Fellini

En mars, Federico Fellini est à l'honneur sur Arte avec «La dolce vita», «Intervista» et un documentaire consacré à sa vie et à son œuvre.

Par Laurent Asséo

Réalisé en 1959, «La dolce vita» est à la fois une œuvre majeure de Fellini, un véritable tournant dans sa filmographie et un moment capital du cinéma moderne. En suivant l'errance nocturne du chroniqueur mondain Marcello (Mastroianni), Fellini fait éclater la narration traditionnelle pour une forme de zapping existentiel. Désormais, le maestro concevra ses films avant tout comme une suite de moments choisis.

Dans la scène la plus connue du film, Mastroianni embrasse Anita Ekberg dans la fontaine de Trevi à Rome. Vingt-six ans plus tard, Fellini prolonge cet instant magique dans «Intervista» (1986). Mastroianni y retrouve la blonde Anita, devenue une créature féline et fellinienne. Alors que la confrontation entre passé et présent aurait pu être casse-gueule, l'émotion est au rendez-vous. Loin de se limiter à cette séquence bouleversante, ce film mélancolique dénonce la situation d'un cinéma assiégé par les médias: des Indiens armés d'antennes de télévision attaquent le tournage d'un film! Comme le génial «Ginger et Fred», «Intervista» évoque les métamorphoses du paysage médiatique. Admiré comme un grand visionnaire, un peintre du rêve et de l'imaginaire, Federico Fellini fut aussi un observateur particulièrement pertinent des bouleversements de notre société. Le documentaire «Je suis un grand menteur» vaut surtout par les extraits d'une interview passionnante accordée par le cinéaste un an avant sa mort.

«La dolce vita», 11 mars à 20 h 45; «Intervista», 13 mars à 22 h 45; «Je suis un grand menteur» de Damian Pettigrew, 15 mars à 23 h 05, Arte.



Marcello Mastroianni, Anita Ekberg et Federico Fellini